



HAL
open science

Les temporalités multiples de la vie dans la rue. Vivre sans abri et de la prostitution de rue à Papeete (Tahiti, Polynésie française)

Christophe Serra-Mallol

► To cite this version:

Christophe Serra-Mallol. Les temporalités multiples de la vie dans la rue. Vivre sans abri et de la prostitution de rue à Papeete (Tahiti, Polynésie française). *Temporalités : revue de sciences sociales et humaines*, 2014, 20, 10.4000/temporalites.2919 . hal-02986147

HAL Id: hal-02986147

<https://hal.science/hal-02986147v1>

Submitted on 2 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pré-print of Serra-Mallol Christophe, 2014. "Les temporalités multiples de la vie dans la rue. Vivre sans-abri et de la prostitution de rue à Papeete (Tahiti, Polynésie française)", Temporalités, 20 (available at <https://journals.openedition.org/temporalites/2919>) DOI : 10.4000/temporalites.2919

Les temporalités multiples de la vie dans la rue.

Vivre sans-abri et de la prostitution de rue à Papeete (Tahiti, Polynésie française).

Christophe SERRA-MALLOL

Résumé

La vie dans les rues de l'agglomération tahitienne constitue un lieu périphérique d'observation du phénomène d'exclusion sociale. Les personnes sans abri et celles recourant à une activité de prostitution de rue à Papeete connaissent des modes de vie variés et spécifiques, depuis la précarité partagée du quotidien, des projets de vie plus ou moins construits, et des contraintes normatives fortes. Nous étudierons la pluralité de leur situation au quotidien au regard des modes de temporalité vécus qui relèvent de plusieurs dimensions entre mode d'appropriation biographique et social et entre mode de construction événementiel et institutionnel. Leur rapport avec les temporalités souhaitées et mises en œuvre par les acteurs institutionnels sera étudié, en portant l'attention sur les écarts normatifs relatifs aux attendus des acteurs institutionnels et élus en charge des politiques sociales afférentes. Le caractère multiple de cette temporalité périphérique sera mis en évidence, et la question du rapport des temps individuels et choisis aux temporalités normatives et subies posée.

Mots-clés

Sociologie, temps sociaux, exclusion sociale, périphérie, prostitution, sans abri, Océanie.

Summary

Living in Tahitian urban area streets constitutes a peripheral point of social exclusion observation. Homeless people and those resorting to street prostitution activity in Papeete (French Polynesia) have varied and specific lifestyles, from shared precariousness of everyday life, more or less built life plans, to strong normative constraints. We shall study the plurality of their daily situations with regard to concrete temporality, which raise several dimensions between biographic and social mode of appropriation, and factual and institutional mode of construction. Their relationships with desired and operated temporalities driven by institutional actors will be studied, focusing on normative gaps compared with the wishes of institutional and public actors in charge of concerned social policies. The multiple character of these peripheral temporalities will be highlighted, and the question of relations between individual and chosen temporality versus imposition of normative and undergone temporality asked.

Key words

Sociology, social temporalities, social exclusion, peripherality, prostitution, homeless, Oceania.

Les temporalités multiples de la vie dans la rue.

Vivre sans-abri et de la prostitution de rue à Papeete (Tahiti, Polynésie française).

Introduction

Le temps est une construction sociale, à double polarité : à la fois collective, produisant des repères communs à un groupe social, et plurielle, structurant des milieux sociaux spécifiques. Prolongeant Durkheim (1912) pour qui le temps est « cadre social », fait collectif qui oriente l'action individuelle, Halbwachs (1947) comme Hubert et Mauss (1905) posent que même s'il existe une temporalité sociale calendaire, basée sur les minutes, les heures, les jours, les semaines et les mois, il existe également une multiplicité de temps mesurés entre lesquels les individus passent continuellement au cours des différentes expériences vécues. La norme est ainsi bien sociale, mais le vécu est phénoménologique, ressenti dans le vécu et par lui.

Plutôt que de voir le temps comme un phénomène quantitatif et cumulatif, Gurvitch met ainsi en avant la dimension qualitative et plurielle de la temporalité : « La vie sociale s'écoule dans des temps *multiples, toujours divergents, souvent contradictoires*, et dont l'unification relative, liée à une hiérarchisation souvent précaire, représente un problème pour toute société » (Gurvitch, 1963 II p. 325, souligné par l'auteur). La question de la pluralité des temps sociaux, de leur agencement et de leurs dynamiques propres, sera abordée en mettant l'accent sur les différentes modalités de construction des temporalités, et sur les conflits de rationalité et zones de friction entre temporalités différentes.

La question des temporalités périphériques, et de leur appréhension par les individus et les groupes dans leurs perceptions et actions, sera envisagée à travers une double perspective, spatiale et sociale. La notion de périphérie renvoie d'abord à sa dimension *spatiale*, en considérant les espaces géographiques « décentrés » (Braudel, ([1985] 1993 et Wallerstein,

2004)¹ et les interrelations particulières qu'implique cette distanciation physique au « centre » politique (Grémion, 1976), en prenant en compte l'exemple des territoires ultra-marins français et plus particulièrement la Polynésie française dans sa partie urbaine. La dimension *sociale* du concept de périphérie peut s'intéresser aux interactions subies et vécues par les individus et groupes sociaux faisant l'objet de mise à la marge, de discrimination sociale et d'exclusion, et à la façon dont ces individus et groupes construisent leur réalité sociale au quotidien à travers cette marginalité, position périphérique par rapport aux comportements et attitudes posées comme socialement acceptables, et les stratégies et tactiques employées pour ce faire.

La problématique est donc de considérer et allier les différents modes et dimensions de ces temporalités sociales, entre temps subjectif de la biographie et temps social et objectif, entre temps événementiel et imprévisible et temps institutionnel et planifié. Nous utiliserons ici la double distinction des temporalités entre mode d'appropriation et mode de construction des temps sociaux, en un modèle inspiré du modèle tétrachronique de C. Dubar (2004, p. 122-123) qui permet de caractériser les positions de groupes d'acteurs en fonction de leurs rapports aux temporalités.

En nous intéressant ainsi aux articulations des représentations et actions des différents acteurs, nous jetterons les bases des cadres de l'action auxquels se réfèrent et ont recours au quotidien des groupes sociaux périphériques et marginalisés, les personnes vivant sans abri et les prostitué-e-s de rue dans l'agglomération urbaine de Tahiti (Polynésie française), pour s'adapter aux contraintes imposées par les normes dominantes inscrites dans le corps social même. Nous envisagerons les liens existants entre les temporalités propres de ces groupes sociaux, leurs conditions de vie au quotidien et leurs modalités de construction identitaire, et

¹ Notion à la fois spatiale et économique puisque ce sont les inégalités de procès de production et d'échange sur la longue durée qui déterminent pour Wallerstein (2004 : 35-36) la dichotomie central-périphérique. Nous n'aborderons pas dans le cadre du présent article la dimension économique.

poserons la question de la construction et de la réappropriation des temps individuels et choisis sur les temps sociaux et imposés.

1. Vivre dans la rue en Polynésie française

1.1 Eléments méthodologiques d'enquête

Les matériaux de terrain sont issus de deux recherches menées dans l'agglomération urbaine de Papeete. Nous ne reprendrons pas ici les principaux éléments descriptifs sur ces groupes de sans-abri et de prostitué-e-s de rue tahitiens détaillés par ailleurs (Serra-Mallol, 2009 et 2014).

La première recherche a été menée en 2007-2008 auprès de personnes vivant sans abri et dans les structures d'accueil et d'assistance temporaires dans l'agglomération de Papeete et Moorea (Iles du Vent, Polynésie française) avec un soutien mixte local-national², au moyen d'une vingtaine d'entretiens individuels et de groupe, des observations participantes au quotidien (en journée comme de nuit), et d'un questionnaire quantitatif exhaustif auprès de près de quatre cents personnes vivant dans la rue. Des entretiens ont été menés en parallèle auprès d'une dizaine d'acteurs institutionnels et associatifs, élus ou techniciens, intervenant sur la question des sans-abri.

Le second terrain a été mené en 2009 dans l'agglomération urbaine des Iles du Vent (Polynésie française) à partir d'observations non participantes sur les lieux préalablement identifiés de rencontre avec les clients auprès de quatre-vingt dix acteurs. Des récits de vie et entretiens approfondis ont été réalisés tout au long de la période d'observation (quatre mois) auprès de trente personnes s'adonnant à cette activité selon un plan d'échantillonnage tenant compte de la connaissance préalable de cette population en fonction de critères de genre (masculin, féminin, transgenre) et de type d'activité (permanente ou occasionnelle), ainsi qu'auprès d'une quinzaine d'acteurs rattachés à la commune ou au Territoire, élus ou

² Enquête réalisée par convention avec la Subdivision administrative des Iles-du-Vent et le Contrat de Ville de l'agglomération de Papeete.

techniciens³. En amont de la conduite de cette enquête, une première démarche exploratoire avait été mise en œuvre auprès du groupe visé par la recherche à travers une observation participante « en masqué » durant les tournées diurnes et nocturnes du Club de Prévention Spécialisée⁴ deux mois avant la mise en œuvre de l'enquête.

Cette approche méthodologique multiple permet d'appréhender, de confronter et d'articuler des temporalités différentes, d'abord celles du chercheur et des sujets observés, mais également les différents modes de temporalités propres aux acteurs locaux, entre logiques d'action pratiques et vécus personnels, mémoire et imaginaire collectifs et histoire « objective ».

1.2 Bref contexte de la recherche

Le premier contact des Occidentaux avec les habitants de l'archipel de la Société remonte au dernier tiers du dix-huitième siècle. Mais les changements profonds sur la population induits par ce contact ne se sont faits réellement sentir qu'à partir des années 1820, avec la christianisation rapide. Ce christianisme synchrétique à dominante protestante se retrouve avec des variantes dans l'ensemble du Pacifique insulaire et est devenu la référence « traditionnelle » de la vie quotidienne et politique. Sous la domination d'un des anciens chefs coutumiers devenu roi puis de sa lignée, les chefs traditionnels préserveront leur statut ancien d'incarnation de leur communauté jusqu'au Protectorat de 1842 et l'Annexion des années 1880. Sous le nom d'Etablissements Français d'Océanie (E.F.O.), la Polynésie française devient dès lors colonie à part entière de la France qui la dote de structures administratives et politiques plaquées sur son modèle, malgré le maintien de modes de relations sociales basés

³ Enquête réalisée par convention avec la Commune de Papeete.

⁴ Le Club de Prévention Spécialisée Te Torea est une structure associative créée en 1996 composée en 2009 de onze personnes, en majorité travailleurs sociaux de formation, et est dédié à « l'assistance aux personnes en situation d'exclusion » et aux interventions dans la rue, de jour comme de nuit. J'en remercie vivement l'ensemble de l'équipe et notamment Frédéric Kwong son directeur pour l'appui tout au long de la démarche de recherche.

sur la solidarité communautaire, l'échange et l'entraide. S'opère alors une monétarisation progressive de la société avec les besoins de main d'œuvre dans les exploitations agricoles à partir des années 1860-80 puis minières à partir de 1912 jusqu'à la fin des années 1950, date à laquelle la population rurale polynésienne vit encore principalement de l'autosubsistance, ne profitant que faiblement du développement du tourisme et du changement de statut institutionnel en Territoire d'Outre Mer en 1946. L'implantation du Centre d'Expérimentation nucléaire du Pacifique (C.E.P.) au début des années 1960, période de constructions militaires et civiles sans précédent, fait entrer la Polynésie française dans l'ère de la modernité et de la croissance économique, et attire vers l'agglomération un nombre important de jeunes agriculteurs-pêcheurs issus des îles éloignées avec l'espoir de sortir d'une vie confinée à l'autosubsistance et aux relations traditionnelles. Mais cette croissance extraordinaire a creusé les inégalités socio-économiques, provoquant la création d'un prolétariat urbain (Lockwood, 2002) et d'une frange relativement importante d'exclus (Serra-Mallol, 2009 ; Herrera et Merceron, 2010). L'arrêt définitif des essais nucléaires en 1996 et la phase institutionnelle d'« Après-CEP » qui l'accompagne voient les massives dotations budgétaires métropolitaines qui ont représenté jusqu'à 70% du PIB du Territoire se stabiliser puis se réduire. La succession de changements de statut (1996, 2001, 2004) aboutit à celui de Collectivité d'Outre Mer (COM), avec une autonomie institutionnelle accrue mais toujours autant dépendante de l'extérieur, du « centre » métropolitain.

Les dispositifs fiscaux spécifiques mis en œuvre, et notamment l'absence d'impôt sur le revenu des personnes physiques compensée par des taxes douanières et indirectes importantes, et l'absence de système d'allocation-chômage, ont eu pour conséquence le renforcement des inégalités sociales (Poirine, 1996 ; Al Wardi, 2008) avec un revenu moyen disponible inférieur d'environ 30% à celui de la métropole.

1.3 Aperçu de l'évolution des temporalités tahitiennes

Au moment du contact avec les Européens, les Tahitiens disposaient d'un calendrier basé principalement sur la fructification de l'arbre à pain (Serra-Mallol, 2010) comme il l'était sur celui de l'igname au Vanuatu ou en Nouvelle-Calédonie ou du taro ailleurs en Océanie. Le temps cérémoniel est celui de la répétition institutionnalisée d'actes mythiques et fondateurs, inscrivant le passé dans le présent, figeant le second dans le premier. Le temps du quotidien est celui de la répétition et de l'imprévu, du subjectif et du contingent, dans le lequel le temps du sacré est omniprésent toutefois. La conception traditionnelle du temps, valable pour l'ensemble des sociétés végétalistes du Pacifique insulaire (Guiart, 2005), correspond à une organisation temporelle rythmée par les activités agricoles et de pêche, les cycles de la nature tropicale soumise aux alizées, en conjonction avec les mythes fondateurs polynésiens et propres à chaque île.

Il n'existe pas dans les langues polynésiennes de conjugaison à proprement parler, ni de temps appliqué aux verbes (Rigo, 2004). Ce sont des locutions qui vont indiquer la notion de temps : *muri*, derrière, qui signifie également l'avenir, et *mua*, devant, le passé, conforme en cela à la vision orthodoxe des anthropologues qui lient dans les sociétés traditionnelles le passé, la tradition, à ce qui est connu et guide l'action, donc devant soi (Chesnaux, 2005). Le temps s'écoulerait donc comme une rivière, le jour à venir étant situé spatialement derrière le locuteur, *muri*, en amont de la rivière, et qui passera devant lui, *mua*, une fois écoulé, *ad-venu*. Le futur est inconnu : il est donc hors de la vue, de la connaissance commune, contrairement au passé. Non seulement spatiale et temporelle, la dichotomie *mua/muri* a donc également une signification cognitive en tahitien (Peltzer, 1996 ; Saura, 1996), comme elle l'a également en samoan (Tcherkézoff, 1998), liant le devant *mua* à ce qui est visible, su et connu, et le derrière *muri* ou *muli* à ce qui ne l'est pas ou pas encore, le futur donc.

Comme à Hawaïi, Tonga ou aux îles Cook, les missionnaires, protestants chez les Britanniques et plutôt catholiques chez les Français au dix-neuvième siècle, se sont attaqués dans tous les archipels de Polynésie aux cadres collectifs les plus structurants, le temps et l'espace, pour les mettre au service du nouvel ordre chrétien. Ils le feront en matière temporelle de plusieurs façons, en ponctuant le quotidien des Polynésiens de prières et d'offices obligatoires et en modifiant les temporalités alimentaires comme nous l'avons montré par ailleurs (Serra-Mallol, 2010) en instituant la norme des trois repas quotidiens, chacun précédé de prières. Les missionnaires chrétiens instaurent également un jour « chômé », le dimanche, pendant lequel aucune autre activité que religieuse n'est permise y compris la préparation de la nourriture, d'où l'appellation *mahana ma'a* ou « jour de la nourriture » donnée en tahitien au samedi, jour de préparation de la nourriture pour le dimanche. Les temporalités sont modifiées également au cours du cycle annuel puisque les anciens rythmes et jours de fête (les prémisses agricoles, le lever et le coucher de la constellation des Pléiades, les périodes de travail collectif...) sont remplacés par ceux du calendrier grégorien et ses nouveaux référents mythiques.

Aujourd'hui, les Polynésiens séparent le temps historiques (*tau*) en trois dimensions, en les situant à la fois par rapport à l'introduction des Evangiles (et donc leur intégration à une « histoire » européenne) et par rapport à ce qui est perçu comme étant la tradition : les temps païens *tau etene*, les temps anciens *tau tahito*, et les temps modernes ou « nouveaux » *tau 'api* (Baré, 1987 p. 412). Cette conception contemporaine est issue d'une vision eschatologique du monde et de l'imposition de rythmes annuels, mensuels, hebdomadaires et quotidiens dans lesquels le locuteur est tourné vers l'avenir, le passé étant ce qui est derrière soi, *dé-passé*. Les notions d'espace et de temps en Polynésie sont ainsi à polarité variable, selon que l'on considère la dimension temporelle du point de vue « traditionnel » pré-européen ou du point

de vue occidental et chrétien, et cette variabilité transparait dans le vocabulaire et son évolution.

2. Des temporalités prostitutionnelles en fonction du genre

2.1 Une prostitution de rue multiple

Nos observations et les entretiens menés nous conduisent à évaluer à une centaine le nombre de personnes s'adonnant à la prostitution dans les rues de Papeete⁵, dont seulement une vingtaine de jour (Serra-Mallol, 2014). La prostitution de rue à Papeete aujourd'hui est majoritairement le fait de travestis ou transgenres *raerae*⁶, qui pratiquent cette activité de façon généralement permanente, ainsi que de jeunes femmes et de jeunes hommes souvent mineurs qui la pratiquent de façon plus occasionnelle. Environ un acteur sur cinq vit dans la rue à Papeete, jeunes femmes et hommes souvent sans abri avec un statut différent et plus précaire mais tout autant stigmatisés (Serra-Mallol, 2009). Le chef-lieu est un espace d'attraction puisque un acteur sur trois ne réside pas sur la commune de Papeete.

Dotés d'un niveau scolaire et d'une expérience professionnelle inférieurs à ceux des *raerae*, les hommes et femmes qui recourent de façon occasionnelle à la prostitution de rue le font essentiellement pour des raisons financières, en fin de semaine ou pour « *boucler une fin de mois* », et sont à considérer comme économiquement et socialement précaires, vivant dans un ménage aux ressources faibles ou dans la rue. Ce complément de revenus peut constituer une aide au budget familial, surtout de la part des femmes domiciliées. Les conditions d'exercice de l'activité sont pénibles et peu rémunératrices, soumises au risque de la violence, et seul environ un tiers la pratique de façon régulière et professionnelle et revendiquée comme telle,

⁵ Cette évaluation exclut les modes de prostitution à partir de rendez-vous par téléphone ou internet, ou à heures convenues par avance, ainsi que les activités liées aux autres modes prostitutionnels (salons de massage, bars et discothèques...).

⁶ Un *raerae* est un homme qui adopte le comportement et l'apparence physique d'une femme, jusqu'à se travestir et recourir à des procédés médicaux (prises d'hormones féminines) ou chirurgicaux (implantation de seins, ablation des organes génitaux masculins) jusqu'au transgenre parfois.

toutes des *raerae*.

Le territoire ressort du même dispositif législatif que la France métropolitaine concernant l'exercice de la prostitution, et il n'existe pas d'arrêtés municipaux interdisant la prostitution dans les communes de l'agglomération tahitienne. La prégnance d'une éthique puritaine protestante rend le rapport social à la loi différent en Polynésie française, plus prohibitionniste et règlementariste, avec des principes de morale notamment religieuse et hygiénistes affirmés. Les mesures spécifiques qui pourraient être mises en place en matière de prévention et de reclassement, y compris d'hébergement, sont très insuffisantes localement, l'activité comme le statut de sans-abri rarement sinon jamais identifiés en tant que tels dans les documents internes aux services du Pays. La méconnaissance de ces groupes chez les acteurs institutionnels et élus de terrain est flagrante sauf rares exceptions, et repose bien souvent sur des typifications réductrices.

2.2 Des temporalités prostitutionnelles spécifiques en fonction du genre et du mode d'activité

Pour l'ensemble des acteurs recourant à la prostitution de rue à Papeete, le regard social qui est ressenti, vécu ou imaginé et souvent redouté, est très souvent perçu comme profondément infamant et stigmatisant : le statut de prostitué-e, auquel s'ajoutent celui de transgenre et/ou de sans-abri en une double étiquette dévalorisée, sont vécus comme « façonnés » à la fois par les structures sociales et le regard d'autrui (Hacking, 2002) auxquels il faut pourtant bien s'adapter. Les représentations communes liées au statut de prostitué-e de rue et leur prise en compte objectivée par ces dernier-e-s impliquent une séparation nécessaire et stricte avec la vie sociale en terme spatial et temporel, pour éviter d'être reconnu-e par des personnes de son entourage et éviter absolument d'être étiqueté-e par le voisinage du domicile. Cette violence symbolique prend aussi fréquemment la forme de la violence physique, de la part des clients

mais également des passants, surtout pour les *raerae* et les hommes soumis au double fardeau normatif.

Pour les *raerae* majoritaires parmi ce groupe, la prostitution constitue un mode de construction d'une identité de genre vécue difficilement depuis l'enfance (Elliston, 2014 ; Serra-Mallol, 2014). Cette activité peut s'inscrire dans une stratégie, parfois basée sur une biographie reconstruite a posteriori, visant à maximiser l'argent nécessaire à un changement futur de genre et envisager ainsi des projets de réinsertion, qui pourront se heurter ensuite à l'adaptation à de nouvelles temporalités de vie.

Les hommes et femmes rencontrés éprouvent du mal à évoquer un passé biographique douloureux, souvent vécu dans la précarité économique et la violence familiale, et sautent souvent ces étapes de leur enfance lors des récits de vie, gommant des images douloureuses qu'ils déclarent pourtant comme étant au centre de leurs pensées. Les temporalités vécues sont le plus souvent contingentes, liées aux aléas d'un quotidien ressenti comme précaire et fragile et le recours ultime à une forme de disponibilité monétaire.

3. Les temporalités des sans-abri : un processus d'adaptation

3.1 Un quotidien spécifique en fonction de la durée de vie dans la rue

L'enquête menée auprès des sans-abri tahitiens (Serra-Mallol, 2009) montre qu'ils ont un profil hétérogène comparable à celui des sans-abri métropolitains en matière de genre (avec une sur-représentation des *raerae*), d'âge et donc d'ancienneté dans la rue, de statut familial, de formation et d'expérience professionnelle.

La matinée est passée à discuter avec les pairs dans des « *spots* » ou lieux de rencontre habituels, sur le domaine public de la commune de Papeete, à se balader de « *spot* » en « *spot* », dans des parcours piétons apparemment inorganisés vus de l'extérieur mais répondant à une géographie précise des différentes activités possibles, soit à « *travailler* »

(mettre en place les tables et chaises de quelques snacks de la ville en échange de nourriture offerte) pour pouvoir déjeuner. Le programme est le même l'après-midi. Une fois le repas du soir pris dans un bon jour, on passe le temps en soirée en attendant le moment de dormir, toujours tardif afin de laisser s'épuiser l'activité nocturne de Papeete (boites de nuit, jeunes des quartiers de l'agglomération qui « *traînent en ville et en bande* »...). De fait, les nuits sont courtes, d'une durée moyenne de cinq heures, et agitées par la présence indésirables des « jeunes des quartiers » rôdant en ville ou des rondes des policiers municipaux. La nuit constitue ainsi pour ceux que l'opinion publique juge « dangereux » le moment de tous les dangers : agressions physiques, vols, inconfort...

L'analyse statistique menée montre qu'il existe une rupture en matière d'attentes et de comportement des personnes vivant sans abri, et que cette limite temporelle correspond à une période de trois à six mois de vie dans la rue. En-deça de cette limite (qui regroupe 29% de notre échantillon), la personne ne s'est pas encore installée dans son quotidien de sans-abri considéré comme un « accident de parcours », une parenthèse temporelle dans un cheminement personnel et professionnel qui ne saurait durer. Au-delà de cette limite (les 71 % déclarant vivre dans la rue depuis plus de six mois), la personne « s'installe » dans son statut de sans-abri, et ressent alors une prise moindre sinon nulle sur son avenir.

On peut ainsi segmenter la population des sans-abri de Papeete en trois groupes en fonction de leur seule durée de vie dans la rue selon la distinction proposée par Zeneidi-Henry (2002) : une première phase de fragilisation qui concernerait les nouveaux venus et souvent les plus jeunes (fugueurs ou en rupture de ban) et les personnes disposant d'une pension pour invalidité ou retraite ; l'étape suivante d'habituatation qui concernerait les personnes « nichées » dans le système institutionnel à partir des réseaux de survie constitués (personnes hébergées en centres d'accueil, celles s'adonnant à la prostitution de rue, anciens détenus) ; et l'étape finale de sédentarisation qui correspondrait peu ou prou à l'image du « clochard » (le

groupe des personnes vivant dans la rue de longue durée, depuis plus de trois ans, soit près de la moitié de notre échantillon).

3.2 Des modes de vie variés dans la rue

Le quotidien des sans-abri répond à des modes de structuration spatiaux et temporels adaptés à leur connaissance des ressources disponibles, aux stratégies d'évitement de la violence, et à des modes de sociabilité créée entre personnes partageant la vie dans la rue. Lors des premiers contacts avec les personnes vivant sans abri à Papeete, le discours est dominé par un sentiment de maîtrise de sa vie et de son temps biographique : « *Dans la rue, je suis maître de moi* », « *Je suis mon propre patron* », « *Je fais ce que je veux* » ... Ce discours est notamment présent chez les plus jeunes, pour qui la période de vie dans la rue est la plus courte et qui répond à un souci d'absence de contraintes liées à la vie sociale et familiale : « *c'est moi le boss, pas ma famille* », « *on dort où on veut, quand on veut, et à l'heure qu'on veut* »... Il répond également à une possibilité de bouger et de maîtriser son emploi du temps, notamment de la part des plus jeunes. L'absence de contraintes familiales et le regroupement entre personnes du même âge dans la rue semblent ainsi constituer une forme urbaine propre à la période polynésienne traditionnelle de l'adolescence *taure'are'a*.

Au quotidien, les temporalités des sans-abri tahitiens sont liées à la fois à la disponibilité alimentaire et au rapport à la violence (Serra-Mallol, 2009). La connaissance des lieux et des moments de disponibilité alimentaire (point de distribution gratuite de petit déjeuner, surplus des commerçants de proximité, restes de la restauration commerciale ou collective...) est indispensable pour la personne vivant dans la rue, créant ainsi une géographie à la fois spatiale et temporelle de la subsistance. Un rendez-vous quotidien en semaine est très souvent évoqué : le petit-déjeuner offert par une association religieuse qui constitue l'occasion pour une partie des sans-abri de se retrouver entre « *copains* » de la rue. Les temporalités

alimentaires sont préservées, celles issues de la colonisation avec le triptyque petit déjeuner, déjeuner et diner, même si ces derniers sont qualitativement et quantitativement bien inférieurs à ceux des domiciliés. La violence vécue dans la rue empêche les sans-abri tahitiens de dormir avant la fermeture des lieux de loisirs nocturnes, et les oblige à un réveil précédant la tournée matinale des éboueurs ou des policiers municipaux entre quatre et cinq heures du matin, la ville et ses aléas leur imposant leurs temporalités.

L'oisiveté est vécue comme source d'ennui, avec un sentiment de vacuité du temps, d'où la demande « d'activités » formulée par les acteurs sans abri rencontrés pour « passer le temps ». La journée est souvent vécue comme une suite d'attentes, attendre l'ouverture du centre d'hébergement le matin et celle de la fourniture gratuite des repas, attendre que les services administratifs ouvrent leurs portes pour pouvoir organiser des démarches, attendre d'avoir réuni la nourriture ou la somme nécessaire pour les repas de midi et du soir, attendre que la ville se vide de ses visiteurs nocturnes pour dormir, attendre le prochain bon alimentaire ou la prochaine distribution gratuite de vêtements...

Les plus jeunes et les plus récents dans la rue, ainsi que ceux ayant à charge un enfant mineur, évoquent la difficulté que représentent des rendez-vous successifs dans des bureaux administratifs dispersés dans l'agglomération. Le prix du billet du *truck*, le bus local, représente le budget alimentaire quotidien de la majorité des sans-abri tahitiens, et la faible amplitude horaire journalière de disponibilité des techniciens sociaux impose parfois une course à travers la ville. Le temps s'accélère et se maîtrise d'autant moins qu'il est institutionnalisé.

A la question posée sur l'existence de projets pour l'année à venir, les réponses positives majoritaires ont été recueillies plutôt auprès de personnes ayant passé moins de temps dans la rue, qui vivent en couple plutôt que seuls, et plutôt auprès de personnes transgenres (*raerae*) pratiquant la prostitution de rue. Parmi les projets évoqués, l'emploi est le plus important

(surtout pour les hommes et les *raerae*), suivi d'un souhait général de socialisation (« *avoir une vie normale* ») et de disposer d'un logement. Lorsque les personnes sont parents d'un enfant mineur, récupérer son enfant pris en charge par la famille ou les services sociaux est une priorité, d'où des relations « négociées » avec l'administration locale.

4. Des temporalités périphériques polynésiennes

4.1 Des temporalités contingentes et événementielles

Ce qui caractérise principalement les modes de temporalités des personnes vivant dans et de la rue est d'abord le caractère contingent et existentiel de leur rapport au monde. Le monde de la rue est celui de la précarité et de la stigmatisation, il est celui de l'action immédiate et de l'urgence, de l'événementiel au sens phénoménologique du terme. C'est la temporalité dominante des sans-abri et des personnes s'adonnant à la prostitution dans des conditions précaires, et notamment des plus fragiles les âgés sédentarisés et les jeunes femmes et jeunes hommes nouveaux entrants.

Une absence de projection dans l'avenir due à la condition de sans-abri, et souvent l'attente d'un avènement lié à la biographie de la personne (emploi trouvé ou retrouvé, issue favorable d'un procès...), induisent chez la plupart des sans-abri tahitiens un rapport au temps marqué par la « présentéisation », un ancrage nécessaire et vital aux affres du quotidien et un espoir moteur en un futur apaisé. On note donc, comme chez les sans-abri métropolitains (Declerck, 2001 ; Brousse, Firdion et Marpsat, 2008), un phénomène d'incertitude du quotidien et du futur du fait de l'absence de logement régulier et du caractère temporaire des hébergements dans des structures d'accueil *ad hoc*. Le concept de « désocialisation » semble pouvoir s'appliquer ici, peut-être plus proche d'un « décrochement » par rapport aux temporalités sociales qu'une incapacité à se mouler dans ses contraintes pour tous ceux qui n'ont connu que l'inactivité et le travail au noir dans leur parcours professionnel et de vie.

Les modes de construction et d'appropriation des temporalités sont à nuancer en fonction du profil des personnes. Les personnes vivant sans abri, souvent célibataires masculines, ainsi que les plus jeunes des personnes s'adonnant à la prostitution de rue à Tahiti, en phase de fragilisation, s'expriment et agissent à travers une temporalité événementielle. Cette dernière est basée sur l'action immédiate et le court terme, dans une optique de vie basée sur le présent, avec une propension à la justification subjective liée à l'histoire personnelle et familiale. Les femmes sans-abri et les personnes possédant des enfants mineurs sont pour leur part plus tournées vers un régime d'appropriation sociale et familiale, relations objectivées et coordonnées dans des temps plus normalisés que les hommes ou les couples sans enfants. On note surtout auprès des femmes une forme de temporalité événementielle et fataliste liée à un présent perçu comme contraint ou subi économiquement mais aussi psychologiquement (violences infantiles ou familiales et leurs conséquences) avec peu de projection dans le futur, dans une fuite du passé et une crainte de l'avenir dont on détourne absolument ses pensées et son discours. La prostitution de rue constitue souvent pour ces dernières un complément de revenu à des ressources de ménage faibles, ainsi que chez les hommes domiciliés qui se prostituent, une forme de « parenthèse » temporelle dans un quotidien familial précaire et basé sur l'urgence du court terme. A l'inverse, pour les *raerae* notamment, le futur peut être perçu comme la libération possible d'un passé encombrant et d'un présent indéterminé.

Les spécificités socio-économiques d'un territoire périphérique comme la Polynésie française renforcent le phénomène au quotidien : aux affres de situations individuelles ne pouvant bénéficier d'un revenu minimum public inexistant dans un territoire fiscalement inégalitaire s'ajoutent les conséquences d'une organisation administrative locale dont tous les acteurs locaux, qu'ils soient institutionnels, associatifs ou vivant de la rue, reconnaissent les insuffisances et rigidités (importance des tâches administratives au détriment du suivi relationnel, horaires restreints de disponibilité au public, absence de permanence publique

après 15h30...). Les personnes sans abri ne se présentent pas spontanément dans les structures d'aides et assez peu dans les dispensaires, encore moins que les prostitué-e-s, surtout depuis que le dispensaire de Papeete a été déplacé d'un quartier relativement central et proche des autres structures d'aide associatives principalement utilisées par les sans-abri, vers un quartier relativement « périphérique » au sens spatial et donc temporel du fait de l'absence relative de transports publics dans cette partie de l'agglomération.

Dans le quotidien des personnes vivant dans la rue s'entrechoquent donc des formes de temporalités différentes qui coexistent, temporalités objectives et subies (l'absence de cadre temporel d'un emploi régulier, les horaires des bureaux, du marché, des lieux festifs nocturnes, les contrôles administratifs et policiers nationaux et locaux...) et plus subjectives (le choix d'un mode de vie, les temps de « vide » à remplir...), et qui peuvent évoluer les unes vers les autres à l'exemple du jeune fugueur qui s'installera quelques années dans la rue avant de se retrouver hébergé en institution d'accueil.

4.2 Des temporalités entre parenthèses biographiques et projets de vie

Ici la dimension biographique des temporalités est la plus prégnante, celle du « temps pour soi » et de la production de sens subjectif notamment à travers une narration discursive liée à l'histoire personnelle et familiale, le temps de l'hétérogène et des ruptures, du régime d'appropriation individualisée. C'est celui notamment des *raerae* qui se prostituent avec un projet de changement de vie ou d'identité, et des sans-abri dans l'attente d'un emploi pour reprendre une vie jugée « normale » autour d'une activité salariée.

Les personnes sans-abri et les prostitué-e-s nouvellement dans la rue se situent dans une optique dépourvue de projet personnel, à mi-chemin entre temporalité événementielle et biographique, inscrite dans le court terme et la soumission au caractère déstructuré du quotidien. A l'inverse, les sans-abri hébergés en centre d'accueil comme les prostituées

raerae « confirmées » se situent dans un mode de construction plus institutionnel, basé sur une prise en compte des attendus et de l'organisation en matière d'hébergement et de formation qualifiante pour les premiers, et sur la construction planifiée d'une identité de genre et d'une vie projetée dans les normes socialement admises pour les secondes, institutionnalisation qui passe par la constitution d'un capital économique (« économies » tirées de la prostitution, emploi régulier) ou par l'obtention d'un capital symbolique par la formation ou d'un emploi régulier.

La prostitution constitue pour la grande majorité des *raerae* rencontrées une des rares solutions socialement légitimes pour vivre de et pour son identité de genre, souvent associée à des projets de vie à moyen terme qui ne concernent que les plus confirmées (après une dizaine d'années de prostitution). Cette construction d'un projet de vie s'appuie souvent sur un véritable travail discursif de reconstruction de son passé (Elliston, 2014) autour de la question de l'identité de genre, forme d'accomplissement d'un destin qui est vécu comme inexorable. L'activité prostitutionnelle en tant que *raerae* est vécue alors de façon structurée (Kuwahara, 2014 ; Serra-Mallol, 2014), en véritable « carrière » (Becker, [1963] 1985) planifiée, entre temporalités biographiques et plus institutionnelles, contrairement au mode d'activité des femmes et des hommes moins ou pas structuré, avec des comportements plus individualisés et sans l'esprit de « groupe » et d'entraide sensible chez les premières, les rendant ainsi particulièrement vulnérables. Mais les conséquences de cette volonté de se créer et vivre une identité de genre propre sont lourdes à porter, du fait du statut social dégradé à la fois du *raerae* et de la prostituée, jusqu'à provoquer un enfermement volontaire observé au quotidien sur le terrain, psychologique mais également physique. Les personnes rencontrées se renferment au sein de leur « communauté d'identité », partageant un même logement à plusieurs et n'osant plus en sortir pendant la journée, refusant de se confronter aux regards normatifs et aux temporalités institutionnelles et sociales diurnes.

4.3 Des temporalités institutionnelles

A propos des personnes vivant sans abri, le terme « d'errance » est souvent évoqué localement pour signifier une divagation physique quotidienne sans but précis. Dans l'esprit de la majorité des intervenants rencontrés sur le terrain, cette notion renvoie de façon plus ou moins consciente à une idée dépassée de la psychosociologie (Brousse, Firdion et Marpsat, 2008 p. 24) « d'errance psychologique » qui caractériserait le vagabond, forme de monomanie ambulatoire, de « dromomanie » (Soundaramourty, 2003 p. 91-93), de déstructuration pulsionnelle, spatiale et temporelle. Cette façon de considérer les personnes vivant dans la rue explique pour les travailleurs sociaux l'impossibilité de respecter les horaires et jours de rendez-vous, et de s'inscrire dans une temporalité à la fois institutionnelle et sociale.

L'intériorisation de représentations d'une Polynésie vivant sur des schémas familiaux traditionnels d'entraide les induit à estimer que les acteurs en cause agissent de façon volontaire en se désocialisant et refusant les normes et contraintes de la vie en famille, quand ces derniers évoquent des situations de violence intra-familiale et de couple éloignées d'une vision édénique des relations familiales. La perception généralement partagée localement par l'imaginaire social et les acteurs institutionnels est celle de personnes vivant au jour le jour, sans projet d'avenir, dans l'événementiel pur, ne souhaitant pas fournir les efforts nécessaires d'adaptation et de socialisation aux temporalités sociales du monde du travail. La réalité est plus complexe, et ne correspond donc pas au vécu observé sur le terrain où elle diffère notamment en fonction du genre et de la durée de vie dans la rue.

Pour les travailleurs sociaux cette incapacité perçue à établir un projet dans le temps à moyen ou long terme, condition jugée nécessaire pour préparer la sortie de la rue, prend alors la forme d'une rationalisation psychosociologique. Conséquence même du statut de sans-abri,

cette incapacité perçue constitue pourtant la source de ce « malentendu institutionnel » généralement relevé. Car l'institution implique pour son fonctionnement un système de règles et une structure, une tendance à la planification, au « projet », et donc la prévisibilité des actions, le respect de normes et règles, de routines et de procédures, par lesquels doivent s'organiser les actions mises en œuvre et auxquels les contraintes liées à la vie dans la rue rendent l'adaptation difficile.

Et malgré ce cadre normatif et planifié dans lequel s'inscrivent les intervenants de terrain, qui peut prendre la forme d'un carcan institutionnel imposé aux bénéficiaires, on note de fait une tendance à l'action immédiate, dans l'urgence du court terme, en fonction de ressources limitées en personnel et en budget, quand les acteurs intéressés nécessiteraient une prise en compte globale et sur le long terme. Les groupes de population les plus aisés à prendre en charge et qui le sont effectivement sont ainsi ceux s'inscrivant dans une perspective institutionnalisée des temporalités, comme les personnes sans abri accueillies dans des structures d'hébergement dont on connaît la propension au respect des règles de fonctionnement du lieu (horaires d'ouverture et de fermeture, interdiction de consommation d'alcool ou de cannabis...), et qui sont souvent sinon toujours engagées dans des démarches formalisées de sortie de la rue (formation, période d'essai d'emploi...).

Conclusion

Au-delà de la distinction eschatologique temporelle « traditionnelle » pré-européenne et occidentalisée et moderne, les temporalités vécues dans la rue tahitienne diffèrent grandement en fonction du groupe social, entre dimensions biographiques et sociales, événementielles et institutionnelles, et leur multiplicité se heurte aux normes socialement admises et aux temporalités dominantes. A l'encontre des représentations communément partagées et notamment par les intervenants techniques et politiques, les temporalités et les modes de

rationalité pensés et vécus par les personnes vivant dans la rue s'avèrent des constructions adaptées aux conditions de vie et aux stratégies de résistance à la stigmatisation et à l'exclusion sociale, et non une forme de désocialisation volontaire qui empêcherait de se conformer aux contraintes temporelles et matérielles socialement acceptées.

La question est ici celle du façonnage des personnes (Hacking, 2002) à travers le statut normatif imposé par la société et le regard de l'autre et notamment celui des acteurs institutionnels en charge de l'action sociale. Elle renvoie à la question plus générale de la détermination des normes d'acceptation sociale et leur typification (Schütz, 1987), de l'utilisation de catégories de perception par les acteurs entre connaissance ordinaire et connaissance savante (Berger et Luckmann, 1986) comme celles de rapport au travail, de sexualité ou de temporalité, de leur influence sur les actions des acteurs au quotidien et sur la construction de temporalités propres.

Les spécificités liées aux affres alimentaires ou à la violence physique et symbolique de la sexualité marchande au quotidien rendent le rapport au monde et aux temporalités incertain, fait à la fois d'éléments subis et d'éléments construits selon des rationalités et stratégies déterminées. L'analyse des temporalités de groupes périphériques et marginalisés induit une réflexion sur l'articulation de contraintes exogènes et endogènes sur les cadres de l'action individuelle et sociale, sur les conditions d'exercice de la recherche qui doit « prendre le temps » de comprendre de l'intérieur les temporalités et rationalités à l'œuvre chez chaque groupe d'acteurs, et sur les conditions de la réappropriation du temps social dominant par les individus et les groupes sociaux dans la pluralité des situations rencontrées.

Références :

Al Wardi S., 1998. *Tahiti et la France : le partage du pouvoir*, Paris, L'Harmattan, Collection Logiques politiques.

Baré J.-F., 1987. *Tahiti, les temps et les pouvoirs. Pour une anthropologie historique du Tahiti post-européen*, Paris, Ed. de l'ORSTOM, coll. Travaux et Documents 207.

Becker H. S., [1963] 1985. *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié.

Berger P. et Luckmann T., [1986] 2008. *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin.

Braudel F., [1985] 1993. *La dynamique du capitalisme*. Paris, Flammarion, coll. Champs.

Brousse C., Firdion J.-M. et Marpsat M., 2008. *Les sans-domicile*, Paris, La Découverte, coll. Repères.

Chesnaux J., 2005. « La tripartition du champ temporel comme fait de culture. Examen des termes désignant le présent, le passé et l'avenir dans diverses langues », *Temporalités* 3.

Declerck P., 2001. *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*. Paris, Plon.

Dubar C., 2004, « Régimes de temporalités et mutation des temps sociaux », *Temporalités* 1, p. 118-129.

Durkheim E. [1912] 1991. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris, PUF, Le livre de Poche.

Elliston D., 2014. « Queer History and its Discontents at Tahiti. The Contested Politics of Modernity and Sexual Subjectivity », in Besnier N. et Alexeyeff K., *Gender on the Edge : Transgender, Gay and other Pacific Islanders*. Honolulu, University of Hawaii Press, p. 33-55.

Grémion P., 1976. *Le pouvoir périphérique. Bureaucrates et notables dans le système politique français*. Paris, Seuil.

Guiart J., 2005. « Le temps océanien », *Bulletin de la Société des Etudes Océaniques* 302, p. 126-152.

Gurvitch G., [1950] 1963. *La vocation actuelle de la sociologie. Vers une sociologie différentielle*. Paris, Presses Universitaires de France, 2 tomes.

- Hacking I., 2002. « Façonner les gens », *Annuaire du Collège de France 2001-2002*, Paris, résumé du cours « Philosophie et histoire des concepts scientifiques », p. 537-559.
- Halbwachs M., 1947. « La mémoire collective et le temps », *Cahiers internationaux de sociologie* II, p. 3-31.
- Herrera X. et Merceron S., 2010. *Les approches de la pauvreté en Polynésie française : résultats et apports de l'enquête sur les conditions de vie en 2009*, Paris, Agence Française de Développement, Document de travail 103, 106 pages.
- Hubert H. et Mauss M., 1905. « Etude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie », in Hubert Henri et Mauss Marcel. *Mélanges d'histoire des religions*. Paris, Félix Alcan, p. 189-229.
- Kuwahara M., 2014. « Living as and living with Mahu and Raerae : Geopolitics, Sex, and Gender in the Society Islands », in Besnier N. et Alexeyeff K., *Gender on the Edge : Transgender, Gay and other Pacific Islanders*. Honolulu, University of Hawaii Press, p. 93-114.
- Lockwood V. S., 2002. « Poverty in Paradise: development and relative income poverty in rural tahitian society », *Human Organization* 61 (3), p. 210-225.
- Peltzer L., 1996. « Représentation et structuration de l'espace en tahitien », *Publication de la Société de Linguistique de Paris*, XCI, p. 297-321.
- Poirine B., 1996. *Tahiti : Stratégie pour l'après-nucléaire. De la rente atomique au développement*, Paris, L'Harmattan
- Rigo B., 2004. *Altérité polynésienne ou les métamorphoses de l'espace-temps*. Paris, CNRS Ed., coll. « CNRS Communication ».
- Saura B., 1996. « Langue, représentation du temps –mua/muri- et vision du monde à Tahiti », *Bulletin de la Société des Etudes Océaniques* 269-270, p. 18-49.

- Schütz A., [1987] 2008. *Le chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales*. Paris, Klincksieck.
- Serra-Mallol C., 2014, « Exclusion et politiques sociales dans l'outre-mer Pacifique. L'exemple de la prostitution de rue en Polynésie française », *Revue Française des Affaires Sociales* 4, p. 90-113.
- Serra-Mallol C., 2010. *Nourritures, abondance et identité. Une socio-anthropologie de l'alimentation à Tahiti*. Papeete, Au Vent des Iles, coll. Culture Océanienne.
- Serra-Mallol C., 2009, « Abondance et précarité. Conditions de vie et alimentation des sans-abri à Tahiti », *Journal de la Société des Océanistes* 129, p. 263-278.
- Soundaramourty R., 2003. « De l'errance, comme expression pulsionnelle soutenue par un fantasme », *Analyse Freudienne Presse* 6, p. 90-100.
- Tcherkezoff S., 1998. « Mua/muri: ordre, espace et temps en Polynésie », *Bulletin de la Société des Etudes Océaniques* 276, p. 27-51.
- Wallerstein I., 2004. *Comprendre le monde. Introduction à l'analyse des systèmes-monde*. Paris, La Découverte.
- Zeneidi-Henry D., 2002. *Les SDF et la ville. Géographie du savoir-survivre*, Paris, Bréal, Collection d'Autre Part.